

CHAPITRE XVI

DERNIERS COMBATS.

(70-72)

Et ad terram prosternent te, te et filios
tuos qui in te sunt.

Et ils te détruiront entièrement toi et
les tiens qui sont au milieu de toi.

(Luc, XIX, 44.)

Hâtons-nous d'achever cette histoire des malheurs d'Israël.

Le mouvement de pitié que les ruines de Jérusalem avaient inspiré à son vainqueur pouvait être le fait d'un Romain, d'un César, de Titus. Les païens de l'Occident pouvaient bien avoir quelque compassion pour des Juifs ; mais il n'en était pas de même de ces idolâtres arabes, syriens, phéniciens, voisins du peuple de Juda et ses ennemis depuis quinze siècles. Ceux-là répondirent par des acclamations de joie aux hurlements de douleur de Sion. Lorsque Titus apparut au milieu d'eux avec le double trophée de sa victoire, c'est-à-dire des trésors et des captifs, chacune des étapes

de son voyage fut un triomphe. Dans les deux Césarées, à Béryte, à Antioche, le peuple se précipita sur ses pas, les villes lui offrirent des couronnes ; des jeux, des spectacles et des supplices célébrèrent son passage. A Césarée de Philippe, lieu où il célébra le jour natal de son frère (24 octobre), deux mille cinq cents Juifs furent ou brûlés, ou dévorés par les bêtes, ou contraints de s'égorger dans l'amphithéâtre. A Béryte, le jour de naissance de son père (17 novembre), il y eut aussi une grande tuerie à la santé de Vespasien : le clément Titus célébrait ainsi ses fêtes de famille. A Antioche, sénat et peuple vinrent au-devant de lui à trente stades de distance, lui demandant de nouvelles rigueurs contre les Juifs. A Zeugma, sur l'Euphrate, frontière extrême de l'empire, le roi parthe Vologèse envoya une couronne d'or au vainqueur de ces Juifs, ennemis communs de Rome et de Ctésiphon. Tout le paganisme oriental se réjouissait ainsi de la chute de Jérusalem. Les soldats syriens étaient fous d'orgueil et de joie : « Reste avec nous, disaient-ils à Titus, ou emmène-nous tous avec toi. » Il n'eût tenu qu'à lui de se séparer de son père et de fonder un empire d'Orient. Vespasien en eut la crainte, et ne fut rassuré que lorsque Titus, débarqué à Pouzzoles et se hâtant de calmer les soupçons paternels, vint le surprendre en lui disant : « Me voici, mon père, me voici ¹. »

1. Suet., in *Tit.*, 5.

Titus César, prince de la jeunesse, *imperator*, consul, associé à l'empire de son père¹, arrivait ainsi en Italie, où un triomphe plus solennel encore l'attendait (printemps 71). Josèphe décrit, avec peu de fierté nationale, il faut en convenir, ce triomphe qui était le convoi funèbre de Jérusalem. Titus eut cette gloire particulière qu'un empereur vint au-devant de lui. Vespasien partit dès la veille pour rencontrer son fils, et, à l'aube du jour, tous deux rentrèrent solennellement dans Rome. Le cortège, selon l'expression emphatique de Josèphe, était comme un fleuve non interrompu² d'argent, d'ivoire, d'or, de riches étoffes; de couronnes d'or garnies de pierres précieuses, de dieux portés sur les brancards sacrés, d'animaux de l'Orient avec leurs guides et leurs caparaçons habituels; de curiosités, telles que l'arbre du baume, qui passait pour appartenir à la seule Judée, et que les Romains se vantaient d'avoir défendu contre les Juifs eux-mêmes³. A la suite de ces trésors, plus glorieux butin, marchaient les prisonniers, ou plutôt l'élite des

1. Xiphil., LXVI, 7. — Tacit., *Hist.*, IV, 38. — L'association de Titus à l'empire est établie par les monnaies et les inscriptions, où, du vivant de son père, il est désigné par le mot *imperator*, placé avant son nom. — Suétone (*in Tit.*, 6) l'appelle *participem atque etiam tutorem imperii*. — Valerius Flaccus : *Aequatum patris imperio*. — Pline dit : *Imperatores Cæsares Vespasiani*. *Hist. natur.*, III, 5; XII, 25. — Voyez aussi Pline le jeune, *Panegy.*, 8. — Selon le peu croyable Philostrate, en arrivant à Rome, Titus aurait appris son élection à l'empire. V, 30.

2. Πόντα ποταμών. VII, 17 (5, 5).

3. Pline, *Hist. n.*, XII, 25.

prisonniers, couverts de vêtements magnifiques, comme pour dissimuler leur épuisement et leur douleur. Sur quelque cent mille captifs que la guerre avait donnés, on en avait trié sept cents, les plus beaux par la figure et par la taille, les plus beaux aussi par la renommée de leur courage; et, à leur tête, marchait Simon, fils de Gioras, portant au cou le lacet qui allait servir à l'étrangler; on le menait en le flagellant comme on avait mené Vercingétorix devant le char de César. Suivaient les représentations des villes prises, hautes de trois ou quatre étages; des bas-reliefs incrustés d'argent et d'ivoire, figurant toutes les scènes, même les plus affreuses, de la guerre. On portait jusqu'à des vaisseaux. On portait enfin ces dé pouilles du temple que j'ai tant de fois nommées, les candélabres, les coupes d'or, le voile du temple, la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches, le livre de la loi. Et, à la suite de tous ces trophées, les deux princes venaient sur le char triomphal, sous les lauriers et sous la pourpre, Domitien à cheval auprès d'eux¹.

Il y eut un temps d'arrêt avant d'arriver au temple de Jupiter Capitolin. Jupiter ne permettait pas qu'on se présentât devant sa demeure sans avoir fait couler pour sa satisfaction quelques gouttes de sang. On s'arrêta donc sur le forum, devant la prison Mamertine,

1. Jos., VII, 16-19 (5, 4-7). — Suet., *in Vesp.*, 8; *in Tit.*, 7.

sanctifiée quatre ans auparavant par le séjour de saint Pierre et de saint Paul, et l'on jeta Simon, fils de Gioras¹, dans le Tullianum, cachot où avaient péri avant lui, Jugurtha, Lentulus, Céthégus, Vercingétorix. Un instant après, on vint dire aux Césars qu'il avait vécu et que le programme de la fête était rempli. Le peuple poussa un grand cri de joie; les prières solennelles se firent; les princes étaient maintenant dignes du dieu. La journée s'acheva dans les festins; seul, le vieux Vespasien trouva la cérémonie bien longue: « Je suis puni, dit-il, de la sottise que j'ai eue, vieux et plébéien, d'ambitionner le triomphe². »

Ces triomphes prouvent quelle était l'importance de la victoire. On avait eu beau mépriser ce petit peuple juif, il n'en avait pas moins tenu la puissance romaine en échec pendant quatre ans. Le temple de Janus fut fermé. Titus et Vespasien prirent le titre d'*imperatores*. Le triomphe d'Auguste fut inscrit sur les monnaies³. Treize ans après, cette victoire était rappelée par un

1. Jos., VII, 18 (5, 7), et Dion, *apud Theod.*, LXVI, 7. — Dion appelle Simon Barporès, ce qui peut vouloir dire adultère ou étranger.

2. Voir Suet., *in Vesp.*, 8, 12; les monnaies TRIVMP. AVG., avec le captif nu et garrotté, qui suit le quadrigé triomphal; et surtout l'arc de Titus.

3. IVDAEA CAPTA. — IVDAEA DEVICTA. — DE IVDAEIS. — TRIVM. AVG. — PAX AVG. — MARS VICTOR. — IOYΔAIAC EAAΩKYIAC. — VICTORIA NAVALIS (combat sur le lac de Génézareth). La Judée est figurée par une femme assise au pied d'un palmier. La plupart de ces monnaies portent la date de 71, année même du triomphe. Mais les monnaies *Judæa capta* sont de 77 ou 78, ce qui prouve que la victoire judaïque était célébrée encore au bout de plusieurs

monument demeuré l'un des types les plus purs de l'architecture romaine sous l'empire. L'arc de Titus, placé en face de l'amphithéâtre de Vespasien, retrace toutes les scènes du triomphe, les dépouilles sacrées, le Jourdain vaincu et Rome conduisant le triomphateur. Les Juifs de Rome se faisaient, dit-on, une loi de ne pas passer sous cet arc de triomphe, monument de leurs souffrances et de leur châtement. C'est par de tels monuments que la victoire de Titus était encore célébrée sous Domitien, meurtrier de Titus et ennemi de sa mémoire⁴.

années. On remarque cependant que ni Titus, ni Domitien, ne prirent le titre de Judaïque (Dion, LXVI, 7). Mais longtemps après la victoire judaïque fut l'objet des flatteries des poètes courtisans.

..... Sic fera gentis

Bella Palestinæ primo delebis in ævo (Titus).

Silius Ital., III, 603.

..... Solymo nigrantem pulvere fratrem

Spargentemque faces et in omni turre furentem,

dit Valérius Flaccus (*in princip.*) à Domitien.

Deux inscriptions, l'une de Turin en l'honneur d'un commandant des *alæ Gætulorum*, l'autre en l'honneur d'un centurion, mentionnant la guerre judaïque. Orelli, 748-749.

1. Inscription de Rome en l'honneur de Titus: SVBLATIS POP. ROM. HOSTIBVS PERNICIOSISSIMIS. Gruter, 244. De même à Interamne, *ibid.*, 245. — Inscription votive d'un prêtre d'Hercule: PRO SALVTE REDITVS DIVI TITI, à Rome. Gruter, 113. Orelli, 756. — Gruter rapporte une autre inscription où les Juifs sont nommés, et qui est beaucoup plus prolixé; mais il ne dit pas où elle a été trouvée, et elle est à bon droit suspecte (Gruter, 244; Orelli, 759, et Grævius, *Thesaur. Antiq.*, t. III, p. 111). — Stace, dans ses vers louangeurs pour Domitien, sa famille et ses affranchis, rappelle plus d'une fois la guerre de Judée. *Silv.*, III, 3; V, 2; V, 138, 139.

Cependant, au moment du triomphe de Titus, la guerre n'était pas encore complètement finie. Titus avait laissé derrière lui trois points encore occupés par l'insurrection : Hérodion, dans l'intérieur de la Judée ; Massada, sur la rive occidentale de la mer Morte ; Machéronte, sur l'autre rive : trois citadelles, palais et arsenaux, bâtis par le roi Hérode pour être les abris de son despotisme, et qui devenaient les derniers abris de la liberté.

Lucilius Bassus, chargé de gouverner la Palestine, soumit promptement Hérodion (71). Machéronte, quoique sa position fût très-forte, résista peu. Les insurgés qui l'occupaient étaient las de la guerre ; maîtres du château, ils rachetèrent leur vie en livrant la ville au pillage et les habitants au massacre ¹.

Il n'en fut pas de même de Massada. C'était un rocher à pic de toutes parts, haut de douze cents pieds du côté de la mer Morte, de neuf cents environ du côté de la terre ; accessible seulement par des sentiers étroits, dangereux, escarpés, où il faut poser le pied juste où l'a posé celui qui vous précède, et où la tête tourne dès qu'on regarde au-dessous de soi. Sur le plateau qui couronne ce rocher, et qui n'a pas moins de sept stades (quatorze cents mètres) de circuit, les rois asmonéens avaient bâti une citadelle ; Hérode l'avait enceinte d'un mur, avec des tours de

1. Jos., VII, 25 (6, 4).

soixante coudées, et, comme à son ordinaire, y avait ajouté un palais, des thermes, des pavés de marbre et de mosaïque. Il y avait laissé, pour l'usage futur des révolutionnaires juifs, des armes pour dix mille hommes, une immense quantité d'eau dans les citernes, de vastes magasins où, au bout d'un siècle, le vin et le blé étaient intacts ; il y avait de tout, jusqu'à des terres en culture ¹.

Ce nid d'aigles, je l'ai dit, était occupé par les sicaires. Un descendant de Judas le Gaulonite, Éléazar, fils de Jaïr, avait établi là sa bande armée, rançonnant le pays d'alentour, indifférent aux luttes de Jérusalem et se tenant fièrement debout après qu'elle fut tombée ². Il n'avait plus là qu'une poignée d'hommes ; mais leur courage et la puissance de leur situation les rendaient redoutables, et ce ne fut que la seconde année après la victoire de Titus que Flavius Sylva, successeur de Bassus, vint attaquer Massada (72).

Le siège se fit dans toutes les règles. Établis sur le rocher de Leucé, qui servait comme de marchepied pour escalader Massada, les Romains comblèrent le ravin qui séparait ces deux hauteurs, au moyen d'un remblai de trois cents coudées ; ils élevèrent peu à peu ce remblai sur une largeur de cinquante coudées jusqu'à la hauteur des murailles ; ils y amenèrent

1. Jos., VII, 31, 32 (8, 3, 4).

2. Voir Jos., *de B.*, II, 32 (17, 9) ; IV, 24 (7, 2).

l'hélépole et les béliers. En même temps, une circonvallation tracée dans la plaine enlevait aux assiégés toute espérance de fuite; ils purent apprendre là que la pelle du soldat romain valait au moins autant que son épée.

Aussi, quand le premier mur eut été renversé par le bélier; quand une seconde muraille, élevée pendant le siège, eut été détruite par le feu; quand les Romains, après une nuit d'attente, à l'aube du jour, s'approchèrent des murailles (15 xanth., 22 avril), ils ne virent personne. Ils franchirent la muraille: tout se taisait; seulement le feu brûlait dans la citadelle. Ils jetèrent alors un cri comme celui dont ils accompagnaient les mouvements du bélier; deux femmes seulement, sortant des couloirs souterrains où elles s'étaient cachées, vinrent à ce cri.

Elles racontèrent ce qui s'était passé pendant la nuit. Éléazar avait rejeté toute idée ou de fuite ou de résistance. Il avait rassemblé ses hommes, et leur avait proposé d'en finir par le suicide. On avait hésité; on avait versé quelques larmes; l'éloquence d'Éléazar l'avait emporté. Ses auditeurs l'avaient interrompu; « saisis comme par une impulsion irrésistible et livrés à un démon ¹ », ils s'étaient hâtés à qui accomplirait le premier ce tragique dessein. Ils avaient

1. Αναπισχέτου τινός ὄρμη; πεπληρωμένοι και δαιμονῶντες.
Jos., VII, 35 (9, 1).

embrassé leurs femmes, donné à leurs enfants un dernier baiser, et, tout en pleurant de désespoir, comme s'ils eussent obéi à une force étrangère, ils les avaient percés de coups. Pas un homme n'avait eu la pensée d'épargner ceux qu'il aimait. Ceux-là morts, on avait eu soif de les rejoindre. Ces hommes avaient donc entassé toutes les richesses du palais pour les incendier, tiré au sort dix d'entre eux chargés d'égorger le reste, s'étaient étendus sur le sol à côté de leurs femmes encore palpitantes, avaient embrassé leurs cadavres et tendu la gorge à l'épée. Après avoir bravement tué tous leurs compagnons, les dix meurtriers avaient tiré au sort une seconde fois; celui que le sort désigna avait tué les neuf autres; et, sa tâche finie, s'étant assuré que personne ne restait vivant autour de lui, il avait mis le feu au palais, s'était percé de son épée et était tombé sur tous ces morts. Neuf cent soixante créatures humaines avaient péri ainsi. Deux femmes qui, par bonheur pour elles, n'avaient là ni père ni mari, cinq enfants échappés à la sollicitude paternelle, s'étaient cachés dans les souterrains; et ce fut par eux que les Romains connurent cette horrible tragédie.

L'insurrection judaïque se terminait ainsi par une scène digne de son courage, digne aussi de sa frénésie. Un descendant de Judas le Gaulonite fermait par sa mort la carrière de révolte et de meurtre que ses ancêtres avaient ouverte quatre-vingts ans aupa-

ravant. Les Romains admirèrent ceux qui les avaient ainsi déçus ; et Josèphe, ce déserteur de la cause judaïque, admire ceux qui étaient restés si désespérément fidèles à cette cause ¹. Oubliant tous ses raisonnements de la caverne de Jotapat, il se prosterne en admiration devant le suicide, et le suicide des hommes qu'il déteste le plus. Tant à cette époque, tous, même les Israélites, étaient séduits par le funeste héroïsme des morts volontaires !

M'est-il permis de m'arrêter ici pour remarquer combien l'histoire est parfois justifiée par la topographie ? Des voyageurs modernes, en petit nombre et tardivement, ont reconnu la plage dangereuse de la mer Morte, et visité le rocher qui, avec son château, a perdu son nom de Massada (forteresse), et s'appelle simplement Sebbeh. Ils ont gravi, non sans peril, quoique nul sicaire ne fût là-haut pour faire rouler des pierres sur eux, l'un de ces sentiers dont parle Josèphe, et l'ont trouvé au moins aussi difficile qu'il le dit ². Ils sont arrivés sur le premier plateau, auquel la pierre calcaire dont il est formé avait fait donner le nom de Leucé (blanc). De là ils ont gravi

1. Jos., VII, 34, 35 (8, 9).

2. M. de Saulcy, t. I, p. 200 et suiv. — J'ai cependant peine à croire que le sentier par lequel cet intrépide voyageur est monté sur le plateau de Sebbeh soit celui que Josèphe appelle la *Coulevre*. Josèphe désigne deux sentiers, l'un arrivant par l'occident et s'appuyant sur le rocher de Leucé ; l'autre arrivant de l'orient, du côté de la mer Morte, et plus escarpé encore : c'est celui-ci qu'il nomme la *Coulevre*.

le plateau de Massada, marchant sur la crête, bien amincie par les pluies et les éboulements, du remblai que les Romains élevèrent, il y a mille sept cent quatre-vingt-cinq ans. Arrivés sur la plate-forme hérodiennne, ils ont reconnu le palais avec ses mosaïques, la citadelle asmonéenne de Jonathas, le mur d'enceinte, des citernes, des magasins creusés dans la partie verticale du rocher et accessibles seulement par des passages souterrains. Ils ont fait rouler de douze cents pieds de haut les pierres hérodiennes sur les sables de la mer Morte. Et, de cette hauteur, ils voyaient le mur de circonvallation de Silva, en grande partie reconnaissable, construit en fragments rocailloux, garni de quatre redoutes, et qui s'ouvre pour saisir le rocher de Massada, comme les deux branches d'une tenaille. Les historiens antiques ont un renom d'inexactitude qui ne laisse pas que d'être parfois mérité ; mais parfois aussi la terre et la pierre fournissent à leur récit des pièces justificatives singulièrement authentiques.

J'ai hâte d'arriver au terme de tous ces meurtres et de toutes ces douleurs. Cependant, je n'ai parlé jusqu'ici que de la Palestine, et il y avait des Juifs par toute la terre. Ce qui arriva à ceux qui habitaient hors de l'empire romain, nous ne le savons pas ; mais il n'est pas probable que ce roi parthe Vologèse, qui envoyait une couronne à Titus, ait manqué l'occasion de maltraiter les Juifs opulents de ses États,

parmi lesquels il s'était trouvé des auxiliaires pour la défense de Jérusalem. Quant aux Juifs de l'empire romain, ils étaient en général demeurés paisibles. Plus éloignés du centre religieux, plus refroidis par leur prospérité commerciale, plus en contact avec les païens, les prophéties ne les tenaient pas autant en éveil. Mais la chute de Jérusalem, qui aurait dû les épouvanter et les abattre, les excita et les souleva. La victoire de Titus jeta sur le monde une foule de fugitifs israélites. Tous les sicaires n'étaient pas à Masada ; et de ce parti, le plus ancien et le plus tenace des partis révolutionnaires juifs, bien des victimes, bien des missionnaires, bien des héros apparurent dans les synagogues de l'empire romain. Leur doctrine, que Dieu est le seul souverain, se propagea davantage au moment où la main du souverain terrestre pesait plus lourdement sur la Judée.

A Alexandrie, où les chefs de la synagogue, dans leur prudence, cherchèrent à l'étouffer, elle n'amena que des querelles entre Juifs, et une persécution des sicaires fugitifs livrés par la synagogue elle-même à la justice romaine. Mais à Cyrène, un tisserand nommé Jonathas persuada à la populace israélite de le suivre dans le désert, lui promettant, comme tant d'autres, des miracles et des apparitions ¹. Le préfet Catulus poursuivit et tailla en pièces ces malheureux ; mais,

¹. Σημεία καὶ φάσματα δείξεν ὑποσχόμενος. Jos., VII, 38 (11, 1).

comme ce n'étaient point là des sévérités lucratives, il imagina de mettre en cause l'aristocratie judaïque, qui avait au contraire dénoncé les révoltés. Bon nombre de Juifs opulents périrent ; bon nombre de patrimoines furent confisqués. Vespasien cependant intervint et disgracia Catulus en même temps qu'il fit brûler Jonathas.

Ailleurs, d'autres causes amenèrent d'autres persécutions. Vespasien, qui connaissait les prophéties relatives au roi fils de David, fit rechercher les descendants de la famille royale hébraïque, et en mit quelques-uns à mort, non sans laisser à ses successeurs Domitien et Trajan l'héritage de cette défiance et de ces rigueurs.

Là s'arrête, pour un temps du moins et sauf les lacunes de l'histoire, la série des calamités du peuple juif. Il est difficile de la résumer par des chiffres. Josèphe nous donne le nombre des morts de Jérusalem : il ne donne pas celui des morts de toute la nation ; il dut être immense. Dans les guerres antiques, la mort contre la population virile, l'esclavage contre la population désarmée était de droit ; la servitude pour les premiers, la liberté pour les seconds était une grâce : les Romains eux-mêmes, plus libéraux en ce genre que la plupart des peuples de l'antiquité, accordèrent souvent cette grâce à des vaincus, mais rarement à des rebelles. En réunissant les chiffres partiels que donne Josèphe en différents en-